

europa

revue littéraire mensuelle

RAYMOND  
QUENEAU



JEAN ECHENOZ  
CHARLES MALAMOUD

*Raymond Queneau (1903-1976) est l'auteur d'une œuvre qui relève de la modernité au sens le plus plein du terme — non celle de la mode, mais celle d'un rapport moderne au monde et au langage.*

*Un œuvre reliée à toutes les connaissances et disciplines*

*qu'un homme du XX<sup>e</sup> siècle a pu dominer, dans la méditation et la solitude.*

*Romancier, poète, essayiste, Queneau était d'une curiosité immense.*

*Aucun des domaines du savoir et de l'expérience humaine ne lui était indifférent.*

*« Quelle satisfaction peut-on bien éprouver à ne pas comprendre*

*quelque chose ? » disait-il. Avec malice, avec profondeur, avec un amour*

*jamais démenti pour la « chair chaude des mots », pour la construction*

*concertée des poèmes et des romans, Raymond Queneau a élaboré une œuvre*

*qui est le pendant de l'entreprise rabelaisienne à l'orée de temps nouveaux.*

*Dans la multiplicité des lectures possibles, elle préserve sa part de mystère*

*tout en s'offrant à nous comme une vivante « encyclopédie d'inquiétude ».*

## **ÉTUDES ET TEXTES DE**

Claude Debon, Jean-Pierre Martin, Henri Godard, Thomas Aron,

Anne Marie Jatton, Daniel Delbreil, Claude Mouchard, Astrid Bouygues,

Jérôme Roger, Marcel Bourdette-Donon, Paul Gayot, Jacques Neefs,

Paul Braffort, Paul Fournel, Noël Arnaud, Bertrand Tassou, Gerhard Dörr.

## **DIRES & DÉBATS**

Charles Malamoud : *Regards sur l'Inde védique.*

## **CAHIER DE CRÉATION**

Stanley Kunitz ● Ounsi el Hage ● Joan Pere Sunyer ● Claire Malroux

André Liberati ● Dominique Sorrente ● Chantal Bizzini

Marie Étienne ● Jorge Fondebrider ● Gerardo Gambolini

D. G. Helder ● Beatriz Vignoli ● Frédéric Lefebvre

---

**SOMMAIRE**

---

**RAYMOND QUENEAU**

Claude DEBON	3	Mystérieux Queneau.
Jean-Pierre MARTIN	10	Raymond Queneau, sa vie, son œuvre.
Henri GODARD	22	Queneau et les problèmes de la construction du roman.
Thomas ARON	34	Le roman comme représentation de langages.
Anne Marie JATON	48	<i>Les Fleurs bleues</i> , bilan provisoire.
Daniel DELBREIL	64	Queneau saisi par l'université.
Claude MOUCHARD	82	Poussière et traces.
Astrid BOUYGUES	96	Bouphonneries.
Jérôme ROGER	111	La voix portative de l'essai.
Marcel BOURDETTE-DONON	126	Queneau et les nouveaux vecteurs d'information.

\*

Paul GAYOT	148	Genèse de Raymond Queneau.
Jacques NEEFS	152	Donner un cadre.
Paul BRAFFORT	163	Les quatre petites filles.

\*

Paul FOURNEL	177	Queneau et l'Oulipo.
Noël ARNAUD	180	Un Queneau honteux ?
Bertrand TASSOU	190	Les enfants de Raymond.
Gerhard DÖRR	203	Queneau en Allemagne

---

**DIRES & DÉBATS**

---

Charles MALAMOUD	231	Regards sur l'Inde védique.
------------------	-----	-----------------------------

---

**CAHIER DE CRÉATION**

---

Stanley KUNITZ	245	L'été est en retard.
Ounsi el HAGE	249	Une saison dans la peau.
Joan Pere SUNYER	257	Le retable de sainte Coca-Cola.
Claire MALROUX	262	Libellule.

André LIBERATI	264	Dans la colline.
Dominique SORRENTE	266	La poésie en habits d'Arlequin.
Chantal BIZZINI	272	Louxor, palais du cinéma.
Marie ÉTIENNE	275	La semaine argentine.
Frédéric LEFEBVRE	287	Bombay-flash

---

## CHRONIQUES

---

Christine JERUSALEM	294	<i>Au Piano</i> , de Jean Echenoz.
Jean ECHENOZ	297	La phrase comme dessin.

### La machine à écrire

Pierre GAMARRA	312	Triple théâtre.
Gilbert LASCAULT	316	Moi, la Belgique

### Le théâtre

Raymonde TEMKINE	320	Des secrets bien gardés.
------------------	-----	--------------------------

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	326	Confusion des sentiments.
----------------	-----	---------------------------

### La musique

Béatrice DIDIER	329	Saison russe.
Martine CADIEU	333	<i>Le Démon</i> d'Anton Rubinstein.

---

## NOTES DE LECTURE

---

### 336

Jan BAETENS, Jean-Pascal DUBOST, Alain FEUTRY, Françoise HÀN, Karim HAOUADEG, Michel LAMART, Claude LISCIA, Serge MARTIN, Désiré NYÉLA, Jean-Baptiste PARA, Thierry ROMAGNÉ, Pascale ROUGÉ, Claude-Raphaël SAMAMA, Nelly STÉPHANE, Anne STRUVE-DEBEAUX, Gilles-Bernard VACHON, Jean-Pierre VÉDRINES, Francis WYBRANDS.

# MYSTÉRIEUX QUENEAU

*Il y a vingt ans, Europe consacrait un numéro spécial à Raymond Queneau. Il m'avait été confié. L'équipe de la revue a renouvelé sa confiance vingt ans après : je lui exprime d'abord toute ma reconnaissance, ainsi qu'à ceux qui ont accepté de participer à ce numéro du centenaire.*

*J'ai relu l'avant-propos de 1983. Je ne renie pas certaines formules avancées à l'époque : « Une œuvre qui relève de la modernité au sens le plus plein du terme — non celle de la mode, mais celle d'un rapport moderne au monde et au langage ; une œuvre reliée à toutes les connaissances et disciplines qu'un homme du XX<sup>e</sup> siècle a pu dominer, dans la méditation et la solitude. » J'écrivais aussi : « Lire Queneau, c'est d'abord lire tout Queneau, l'œuvre dans sa totalité, pas toujours accessible en librairie. » En ce qui concerne l'accessibilité de l'œuvre complète, on peut dire que du travail a été fait depuis, mais moins qu'on espérait à l'époque... Seuls deux volumes de la Pléiade sont parus, le premier consacré à la poésie, dont la première édition date de 1989, le second aux premiers romans, paru en 2002. La publication d'un premier fragment du Journal, puis celle de ce qui fut titré de manière discutable Journaux furent des événements éditoriaux. Une biographie substantielle établit les détails de la vie de Queneau, l'Album Queneau l'enrichit de documents. Mais on attend la publication des derniers romans, toujours dans la Pléiade, sans trop se faire d'illusions sur la réunion éventuelle des trois volumes d'essais augmentés des articles non repris, des « textes courts » ou des préfaces, présentations, etc., voire des inédits et de la*

*correspondance. Et l'on aimerait toujours autant voir Morale élémentaire, même en compagnie du Chien à la mandoline, entrer dans la collection Poésie / Gallimard.*

*D'une part donc un corpus qui n'est pas encore totalement accessible, des œuvres qui ne sont pas encore complètes, de l'autre une éclosion formidable d'études, méticuleusement référencées sur le site web du Révérend Père Kestermeier — un travail de bénédictin fait par un jésuite. On verra dans ce nouveau numéro d'Europe quelques développements sur les travaux quenien, en particulier la floraison de thèses universitaires, évoquées par Daniel Delbreil, qui dirige à Paris III un Centre de recherches consacré en partie à Queneau.*

*Pour autant, pourra-t-on facilement aujourd'hui prendre la mesure de cette œuvre qui multiplie les contradictions internes et suscite à son tour des réactions contradictoires ? Disons d'abord tout net que cette mesure, « morale » comme le rapport d'un Conseil d'Administration, ne peut être prise qu'à l'aune de discours oraux ou écrits, d'« impressions » plus ou moins subjectives, plutôt qu'à celle de statistiques — possibles d'ailleurs mais fiables comme le sont les statistiques — sur le nombre de traductions, la quantité d'exemplaires vendus, les mises au concours de certaines œuvres, comme les trop sollicitées Fleurs bleues (on espère ne pas avoir dégoûté toute une génération de ce roman) et l'extraordinaire inflation critique qu'elles ont générée : on en trouvera ici l'écho dans un article d'Anne Marie Jaton.*

*S'il en ressort une manifeste vertu pédagogique de l'œuvre, certainement profonde, sensible dans les titres comme Bâtons, chiffres et lettres, ou Exercices de style, ou Un conte à votre façon, elle ne garantit pas pour autant sa valeur reconnue, sa cote pour parler en termes boursiers ou drouotiens. Certains continuent de la tenir pour « secondaire », s'il faut continuer de filer la métaphore scolaire, et il faut avoir assisté aux choix de tel ou tel dictionnaire qui traite ses pensionnaires au poids — tant de pages pour les très gros, quelques lignes pour les tout petits — pour faire l'expérience du manque de consensus en la matière. Il est vrai que le siècle qui commence installe tranquillement dans l'éternité ceux dont on ne parlait plus qu'avec distance (Hugo hélas !) ou pas du tout, dans les écoles au moins (Dumas). On sait que Zola et Maupassant, Camus ont une célébrité mondiale. Reste-t-il à attendre un siècle pour voir Queneau atteindre ces sommets ? En dépit de ses opinions plutôt de gauche — on relira ici avec plaisir l'article de Noël Arnaud paru il*

y a vingt ans : « Un Queneau honteux ? » — il y a fort à craindre que l'esprit décidément trop insolent de Queneau ne lui ferme à jamais les portes du Panthéon, comme il lui fermait les portes des universités bien-pensantes aux États-Unis, suffoquées de lire dans un roman : « mon cul », transposé pudiquement en espagnol en « mes oreilles », ce qui ne saurait que conforter les hypothèses développées par Astrid Bouygues sur le poème de Battre la campagne, « Bouphonie ». En dépit également des efforts très méritoires des traducteurs, il reste vrai que le passage dans une autre langue ne facilite pas la diffusion : on le voit par exemple lorsqu'on observe, comme le fait Gerhard Dörr, la réception allemande de l'écrivain.

Mon propos n'est pas d'enfin donner à Queneau sa place, la place qu'il mérite, etc. Il est plutôt de développer l'idée que l'œuvre de Queneau est d'abord dérangement, et qu'elle continue de déranger : au sens littéral, elle a dérangé, mis du désordre, dans ce qui était relativement clarifié dans les manuels et les esprits. Et je voudrais maintenir vivant ce désordre, plutôt que de lui donner un nouvel ordre, un ordre nouveau. Le temps des exégèses n'est certes pas clos, ni celui des repérages conceptuels. Ainsi l'article de Thomas Aron, repris ici, « Le roman comme représentation de langages » fait maintenant figure de classique, à la limite précisément entre l'étude des genres et leur contestation carnavalesque.

C'est l'esprit qui a présidé au choix des collaborateurs de ce numéro. Très simplement d'abord, j'avais souhaité ne pas redemander un article à ceux qui avaient écrit en 1983. Pour certains d'ailleurs, la question ne se posait plus : en vingt ans, quelques-uns de ces esprits exceptionnels, de ces amis, ont rejoint avant nous l'inoubliable Ernestine du Chiendent, morte inopinément le jour de ses noces : Jean Queval, Italo Calvino, Thomas Aron, Jacques Bens, Gilbert Pestureau, et André Blavier. Je leur dédie à tous ce numéro.

J'ai pris aussi la très cruelle décision de ne pas demander d'article à mes propres étudiants, qui avaient achevé leur thèse entre temps. Leur nombre aurait suffi à remplir le numéro, et ne pas solliciter l'un d'entre eux était humainement impossible. Qu'ils veuillent bien me le pardonner.

Bien entendu, il y a un clinamen ou deux dans ces choix. Au lecteur de les découvrir...

Je me suis donc tournée vers des chercheurs qui, pour la plupart, n'étaient pas des « spécialistes » de Queneau, afin de faire

*entendre une autre parole, puisée à des sources implicitement comparatives, fréquentation d'autres poètes ou d'autres genres. Spontanément, leurs propositions sont allées moins à des « explications » ou exégèses de l'œuvre qu'à des réflexions plus générales sur elle.*

*Il paraît à la lecture de ces articles que le temps des « récupérations » de l'œuvre au profit d'une discipline ou d'une « école » ou d'une « philosophie » ou d'une « croyance » soit — tout au moins à travers ces contributions — passé. La volonté de mettre l'ensemble de cette œuvre sous le joug d'un seul cheval, qu'il se nomme linguistique et rhétorique, Traditionalisme, voire Oulipisme relevait de ce prurit d'unification qui titille tous les exégètes en quête d'un passe-partout. Ce qui ressort des nouvelles et plus récentes explorations est plutôt le sentiment de la complexité, de la pluralité, du « mystère » de la création quenienne. Un des exemples les plus frappants à mes yeux de ce mystère reste la parution du Chiendent en 1933. Mystère de son éclosion, inopinée, brutale, en quelques mois, alors que, à peine détaché du Surréalisme, Queneau avait déjà commencé ses recherches sur les fous à la Bibliothèque Nationale, n'avait publié jusqu'alors que des poèmes, des récits de rêves et quelques articles. Son retour sur les circonstances mêmes de cette création, son projet philosophique, la rencontre de la langue démotique, et les repentirs qui accompagnent cette rétrospective, signalent à l'attention ce point aveugle d'où a jailli véritablement la puissance créatrice, en même temps que l'auteur commençait une psychanalyse. Mystère aussi que ce roman, qui contenait tout, absolument tout, ce que Queneau allait moduler, faire varier dans ses œuvres futures, ait été suivi de créations relativement décevantes, qui laissaient ses lecteurs perplexes : Gueule de pierre, jamais réédité, refondu plus tard avec Les Temps mêlés, dans Saint Glinglin, Les Derniers Jours, sinistre évocation d'une génération de vieillards après la guerre, Odile, ces deux derniers romans gérant mal leurs aspects autobiographiques, la bouffée d'air frais apparaissant seulement en 1937, dans Chêne et chien, et deux années plus tard, en 1939, avec Un rude hiver. La construction concertée, les jeux verbaux, la conscience extralucide ne suffisaient pas à garantir la fabrication réussie d'une œuvre nouvelle. Les romans qui suivirent immédiatement Le Chiendent correspondent à une sorte de descente à reculons, de plus en plus loin dans le passé, jusqu'au rude hiver de la guerre 1914-*

1918. Une descente destinée à liquider un certain nombre de problèmes personnels. Que l'article de Jean-Pierre Martin porte le titre « Raymond Queneau : sa vie, son œuvre » n'est pas une provocation : le fait même de parler de la vie de l'auteur — outre qu'on ose briser un tabou qui n'avait fait que grandir depuis les interdits de Proust jusqu'à ceux plus radicaux encore du structuralisme — marque la nécessité de lire l'œuvre non comme une pure construction intellectuelle, mais comme l'expression d'une intimité, d'une sensibilité uniques. Claude Mouchard revient, longtemps après la célèbre étude de Paul Gayot sur le balayage — ce dernier traite ici d'un sujet bien différent, la Genèse —, sur l'obsession chez Queneau des « traces », du résidu, obsession vitale, aux antipodes des contours fermes de la structure qui empêche de « s'émettre », retour justement à la miette qu'après tout on se contenterait d'être... plutôt que rien du tout. « Labilité » — « forme incertaine » écrit Jérôme Roger à propos des « essais » —, mobilité même de l'œuvre de Queneau, toutes ces expressions nous invitent à une lecture moins « propre », moins strictement rationaliste, moins rassurante, moins sélective.

Donc, dé-rangeante plus que jamais. On voit peut-être mieux aujourd'hui comment cette œuvre n'a pas seulement interrogé, comme Barthes l'avait tout de suite vu, les présupposés de la littérature pour mettre cette dernière en jeu et en question, mais l'ensemble des savoirs humains, en une entreprise terriblement ambitieuse, voire mégalo-maniaque, mais dans un but totalement opposé à celui des fous ou des hétéroclites. Jacques Neefs met en parallèle l'entreprise de Bouvard et Pécuchet et celle de Chambernac et Purpulan. On découvre comme une évidence lumineuse que les « idées reçues » sont l'exact équivalent des constructions délirantes des « fous littéraires ». Les unes et les autres font système, affirment l'existence d'une vérité imposable à tous. On nous rappelle à cette occasion la classification opérée par Queneau lui-même des romans précédant *Les Enfants du limon* en disciplines des sciences pures (Odile), des sciences physiques (Cosmographie) et naturelles (Botanique et Zoologie) pour *Gueule de pierre*, sciences humaines (Phénoménologie pour *Le Chiendent*), histoire (de France pour *Les Derniers Jours*) et psychanalyse (Chêne et chien). L'ordre même de cette classification, opérée en 1938, fait sens, puisqu'il ne respecte pas l'ordre chronologique, mais l'ordre qualitatif — aux yeux de Queneau — de ces sciences. A-t-il poursuivi

*ce projet dans les romans suivants ? La psychologie (travail de deuil et sentiments amoureux) dans Un rude hiver ; avec le rêve et le cinéma dans Loin de Rueil, on s'éloigne des sciences, mais on ne saurait passer la cosmogonie que représente Petite Cosmogonie portative, roman en vers qui fait pendant à Chêne et chien. La sexualité est le sujet exploré dans le Journal intime de Sally Mara, la philosophie de l'histoire est au cœur du Dimanche de la vie. On cale avec Zazie dans le métro, sauf à y voir comme certains un rite d'initiation, ou une étude ethnographique. L'objet des Fleurs bleues pourrait être la paléontologie, celui du Vol d'Icare, pour finir en beauté, le roman lui-même, chapitre non négligeable de l'esthétique. À ce jeu, jouable avec quelques acrobaties, on s'aperçoit que Queneau lui-même était quelque peu acrobate en réduisant Le Chiendent à la phénoménologie, ou Odile aux mathématiques ou pire encore Gueule de pierre à l'astronomie, la botanique et la zoologie : à trop désigner le sujet apparent des ouvrages, nul doute que l'auteur ne s'avance plus que jamais masqué.*

*Aussi bien l'important n'est-il pas une fois de plus de classifier sans laisser d'interstices, ce qui est précisément le but des fous, mais en quelque sorte de classifier souplement, en laissant du jeu, comme l'a fait le romancier lui-même avec les contraintes qu'il s'imposait : c'est ce que souligne justement ici Henri Godard. Car si l'on peut à la rigueur développer l'idée que chaque roman de Queneau est l'apologue d'un savoir, la mise en fiction d'une discipline scientifique, ou d'une « science humaine », c'est-à-dire une « science inexacte », comme la psychologie, l'important reste de voir que cet apologue n'est pas destiné à sacraliser ce savoir, à l'enchâsser pour l'éternité, mais à le mettre en perspective, en plans divers, afin d'examiner ce qu'il a dans le ventre. Queneau veut connaître et expérimenter les savoirs humains, savoir le savoir, et pour cela il construit des récits qui représentent cette quête du double savoir. Savoir ce que c'est que l'Œdipe, ce que c'est qu'un cycle historique, ce que parler veut dire : Exercices de style en fait la magistrale expérience ; savoir ce qu'est l'amour, entre le désir, la folie et la tendresse. Savoir bien sûr comment l'œuvre littéraire, comment le langage qui en est indissociable, fonctionnent, en long, en large et en travers. Là est le véritable encyclopédisme de Queneau, non dans l'accumulation figée de savoirs, pas non plus dans l'aptitude à trier le vrai du faux, le plus du moins, mais à*

*interroger sans relâche les outils qui nous servent à penser la pensée et à la transmettre : attention aux formes nouvelles que revêt l'information, étudiées ici même par Marcel Bourdette-Donon. Les « essais », dans cette perspective, poursuivent par d'autres chemins que la fiction une interrogation sans cesse relancée, « une encyclopédie d'inquiétude » pour reprendre l'expression de Jérôme Roger. Finalement une œuvre profondément philosophique, au sens moderne du terme, le pendant de l'entreprise rabelaisienne à l'orée de temps nouveaux.*

*Et l'on ne s'étonnera guère que les « enfants de Queneau », comme les baptise Bertrand Tassou — ne parlons pas des Oulipiens, de ceux en tout cas qui se reconnaissent « enfants de Queneau », et dont l'un, Paul Fournel, s'exprime dans ce numéro — ne soient pas pris dans un carcan, mais au contraire trouvent en lui un créateur de créateurs, un incitateur, pas un modèle.*

Claude DEBON